

Poignée de recettes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **5 (1902)**

Heft 225

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-251610>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quelque reflet de lune, fit un écart qui nous mit gentiment dans le fossé ?

« Nous en fumes quittes pour la peur, et nous aurions ri de l'aventure, si, sous le choc, une des roues de mon cabriolet ne s'était détachée.

« Je me trouvais en fâcheuse posture, à une heure du matin, à l'entrée d'un bourg de trois cents âmes; vous vous désoliez.

— « Où trouver du secours, disiez-vous; s'il y a dans le pays un charbon, un forgeron quelconque, il ne voudra jamais se lever à cette heure tardive!

« — Soyez-en certain, vous répondis-je. Mais ne vous chagrinez pas. Il est une Providence pour ceux qui versent dans le fossé.

« — Une providence ?

« — Oui !

« Et ma main vous montra, sur la droite du village, une petite lumière qui brillait. Vous eûtes un cri de joie. Et je vous entends encore :

« — Ah ! par exemple, je voudrais savoir qui veille ainsi, à Villemory, au cœur de la nuit !

« — C'est Jean Lubin, le forgeron ! vous répondis-je.

« De tout cela, je garde le souvenir comme si les faits que je raconte dataient d'hier seulement. Je revois encore la figure de Jean Lubin, un homme grisonnant, l'air triste, un silencieux, que nous trouvâmes, en effet, au travail, à une heure et demie du matin. Nous étions pressés et nous ne primes pas le temps de bavarder. Il répara prestement le dommage et nous pûmes, grâce à lui, nous remettre en route, après l'avoir bien payé et largement remercié. « Peut-être, si vous avez parfois songé à lui, vous êtes-vous dit que c'était par hasard qu'il veillait cette nuit-là, qu'il avait sans doute un travail urgent à terminer.

« Eh bien ! non, monsieur le comte. Cette fois-là n'était pas une exception pour le forgeron Jean Lubin. Il en allait ainsi chaque nuit depuis quinze ans, et le forgeron Jean Lubin, s'appelait de son vrai nom Philippe de Rieux, ancien maître de forges, jadis millionnaire.

« Parfaitement; cet ouvrier que vous avez vu courbé sur son enclume, les mains noires, le visage hâlé par la flamme, avait connu la richesse, la considération, le bonheur ! D'excellente famille, il avait fait, étant maître de forges à Cusy, un riche mariage. Mais si, dans cette union-là, il y avait apport de beaucoup d'argent, il y avait aussi apport de deux très sincères tendresses. Oh ! l'exquise petite femme que Mme de Rieux ! Je l'ai connue, étant appelé parfois comme médecin à Cusy. Tout le monde s'extasiait devant sa grâce, son sourire éternel, sa gaieté d'enfant ! Mais elle était une fleur fragile, qui ne vivait que par un souffle, et ce souffle était le Bonheur ! Son mari lui en donna, et beaucoup ! Il ne savait que faire pour la gâter. Elle avait tout ce que peuvent souhaiter les heureux de ce monde, et sa vie n'était qu'une longue suite de fêtes. Elle s'y était habituée et riait, radieuse, ignorant la souffrance, mal armée contre elle.

— « Bah ! disait le mari, nous n'avons rien à craindre de la vie; qu'elle en jouisse donc le plus possible !

« Les gens objectaient parfois :

« — Les peines ne se partagent-elles pas comme les joies lorsque l'on s'aime ?

« — Peut-être ! le maître de forges, mais celle dont j'ai fait ma compagne n'a été créée que pour être heureuse et se briserait sous le vent d'orage !

« Pendant cinq ans, le vent d'orage ne se fit pas sentir; la petite fleur restait éclosée.

« Mais, un jour, un coup imprévu, implacable, ruina M. de Rieux. Il pâlit à l'annonce de cette tourmente à laquelle il n'avait jamais pensé, qu'il

croyait impossible. Puis, il implora ses parents, ses amis :

— Je vous en supplie, qu'elle n'en sache rien !

Elle n'en sut rien.

« Il eut ce courage — effroyable — de mentir, de mentir jusqu'au bout, d'étouffer un à un, à côté d'elle, tous les échos de la catastrophe. Rien ne fut changé à la vie de la jeune femme; elle continua de rire et d'être heureuse comme par le passé, ne manquant de rien, ses désirs toujours satisfaits, gardant tout ce luxe qui l'entourait. Pour le maître de forges, c'était un enfant ! Il était obligé de continuel expédients pour trouver de l'argent, pour faire face aux créanciers. Ce fut un miracle qu'il pût rester à son poste. Sous lui, tout croulait ! Néanmoins, il luttait toujours, malgré la débâcle menaçante, et, dans sa maison tranquille, le rire de sa femme retentissait en notes joyeuses.

« Hélas ! elle n'existait que par un souffle, je vous l'ai dit, et, un soir d'hiver, la maladie accomplit l'œuvre que M. de Rieux n'avait pas laissé accomplir au Malheur...

« La petite poupée fragile mourut, mais elle mourut dans un sourire, en n'ayant eu qu'à se louer de la vie !... »

III

— Et après ? demanda-t-on.

« — Après, fit le docteur, il fallut payer le prix de ces deux années de bonheur et d'illusion que Mme de Rieux avait eues. Le gouffre s'ouvrit devant le maître de forges; il n'essaya même plus de lutter. Mais il était un honnête homme. Il paierait tout ce que lui avait coûté l'amour de la chère morte. Et ce ne serait pas trop pour cela de toute sa vie, à lui ! Il fit argent de tout, ne conservant plus rien de son existence d'autrefois; lentement, la liquidation se fit, — cruelle, mais sans déshonneur. On le savait malheureux. Il ne mentait plus à personne. Personne ne vint à son aide. Et un jour arriva où il ne posséda plus rien à lui.

« Et quelques créanciers restaient encore, inexorables !

« Alors, simplement, courageusement, cet homme qui avait été maître se fit ouvrier. Il connaissait la rude besogne du forgeron. Il l'accomplirait au besoin durant toute sa vie, afin de payer jusqu'au dernier sou de ce qu'il devait. La tâche, pourtant, semblait au-dessus de ses forces : le maigre salaire d'un homme seul ne suffirait pas. On le vit se mettre au travail résolument. Son ouvrage était bien fait. On lui apporta des commandes. Il eût bientôt plus de besogne qu'un ouvrier n'en pouvait faire dans sa journée. Alors il travailla la nuit comme le jour. Et on s'habitua à voir la lampe de Jean Lubin — comme il se faisait appeler — allumée dans sa forge jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

« — Avare ! pensaient les uns.

« — Il ramasse des écus pour se marier un jour peut-être, disaient d'autres.

« Nul que moi — à qui il avait fini par se confier — ne connut la vérité; nul que moi ne sut pourquoi, pendant dix années de sa vie, cet homme s'usa le corps à cette besogne surhumaine.

« Lorsque, l'an passé, on le trouva étendu, mort, à côté de son enclume, on s'étonna seulement qu'il ne laissât pas une seule pièce d'or sous son grabat. « Il pouvait s'en aller tranquille, le brave forgeron ! Son œuvre était accomplie. La semaine précédente, en effet, il avait payé la dernière fraction de cette dette qu'il avait contractée pour le bonheur de celle qu'il aimait !

« Voilà l'histoire de Jean Lubin.

« Lorsque mes tournées m'emmenèrent, le soir vers Villemory, machinalement je regarde, le cœur serré, la petite maison, où ne brille plus

la lumière du forgeron, l'humble lampe qui était le symbole le plus sublime que je sache de cette force morale dont vous parliez tout-à-l'heure et que donne l'amour ! « Celle-là n'était pas stimulée par une espérance, vivifiée par une certitude.

« Non, elle venait d'un souvenir ! »

HENRY DE FORGE.

Poignée de recettes

Désinfection des appartements. — Dans les chambres où règnent de mauvaises odeurs, on purifie l'air au moyen de boules désinfectantes qu'on prépare de la manière suivante :

On prend 750 grammes d'argile, autant de sel, autant de sulfate de fer et 200 grammes de peroxyde de manganèse. On mélange et on pétrit tout cela au moyen d'un peu d'eau chaude et de manière que la pâte ne soit pas trop molle et puisse se mouler. On la coupe par morceaux et on en fait des boules de diverses grosseurs que l'on fait sécher au soleil ou près du feu. Dès qu'elles sont bien sèches, on peut s'en servir : on les place sur des charbons allumés, et tout aussitôt il s'en dégage du chlore en assez faible quantité suffisante pour ne pas nuire aux personnes, mais en quantité suffisante pour détruire les miasmes malsains.

Aération des appartements. — Un soin qu'il faut prendre, quelles que soient les intempéries, c'est d'aérer chaque jour, pendant une heure au moins, les appartements afin d'y faire entrer largement, l'air, le soleil et la lumière. De toutes les fleurs, la fleur humaine est celle qui a le plus grand besoin de lumière. La lumière contient une sorte d'électricité qui vivifie le sang et tonifie les nerfs.

Fabrication des ardoises factices. — Pour fabriquer des ardoises factices, on prend du machefer, que les forgerons tirent de leur forge, on le pile très fin, puis on le broie avec de l'huile de lin. On donne avec cette couleur plusieurs couches sur de très fort papier. A cet effet on prend une brosse, on porte la couleur également sur le papier et on le fait pénétrer autant que possible, en frottant avec du feutre, jusqu'à ce que la couleur soit à peu près sèche. On répète cette opération plusieurs fois sur les deux côtés du papier, jusqu'à ce qu'il ait assez de couleur, puis on prend de la poudre de machefer qu'on frotte à sec pour absorber entièrement l'huile. Après cette opération on laisse sécher. On peut écrire sur ce papier ou carton avec une touche aussi bien que sur une ardoise naturelle.

Procédé pour connaître le titre des alliages d'argent et de cuivre. — Pour connaître le titre des alliages, on doit se servir d'une pierre de touche qui consiste ordinairement en un basalte noir. On frotte l'objet qu'on veut essayer sur la surface de la pierre; cette surface agit comme une lime et retient des traces du métal. On fait ainsi sur la pierre une trace de 5 millimètres de longueur sur 3 millimètres de largeur. Cette trace est mouillée avec un liquide composé de :

Acide chlorhydrique à 20° . . . 15 parties.

Acide nitrique à 31° 100

Le cuivre est seul attaqué par cette liqueur et l'argent seul reste sur la pierre. On reconnaît le titre de l'alliage à la coloration plus ou moins

verte de la liqueur et à l'épaisseur de la trace d'argent sur la pierre. après que celle-ci à été essuyée avec un chiffon. Pour connaître le titre des alliages d'une façon plus exacte, il est bon de faire sur la pierre des traces avec des alliages dont la composition est connue d'avance, puis de comparer ces traces après leur avoir fait subir l'action de l'acide. avec les traces de l'objet que l'on veut essayer.

Il est à remarquer que la liqueur dont la composition a été donnée, doit se conserver dans un flacon bouché à l'émeri et qu'il convient de prendre cette liqueur avec une petite tige en verre.

Procédé pour polir l'argenterie. — Brûlez des écailles d'huîtres ou de moules. recueillez les cendres et frottez avec celles-ci la surface des objets en argent; ils obtiendront un éclat splendide.

Conservation du beurre. — Pour conserver le beurre dans toute sa fraîcheur durant plusieurs mois, on le met dans un vase quelconque puis on remplit le vase jusqu'à submersion du beurre, d'eau à laquelle on a ajouté sept grammes d'acide tartrique et sept grammes de bicarbonate de soude par litre d'eau; le vase est ensuite hermétiquement fermé.

Une autre façon de conserver le beurre consiste à le fondre, puis à le verser dans un intestin de bœuf préparé, qu'on a imprégné d'huile d'olive et qu'on ferme par une ligature à chaque extrémité. La manière la plus usuelle et non la moins bonne, est de le saler. Après l'avoir bien lavé à l'eau claire, on l'étend en couches minces sur un marbre ou sur une table humide; on répand sur les couches du sel très sec et on pétrir le tout avec la main ou avec un rouleau de bois. Quand le mélange est bien fait, on le met dans des pots de grès et on recouvre encore d'une couche de sel.

Moyen d'avoir toujours du beurre frais. — On est souvent empêché, dans les petits ménages, pour consommer du beurre frais. Rien cependant de plus facile et de plus économique. Il n'y a guère de maisons où le café au lait ne forme la base du premier déjeuner. On laisse reposer quelques minutes le lait bouilli et on l'écume. La crème est mise de côté dans un bol. Le lendemain on recommence. Au bout de trois jours, dans les ménages, qui consomment journellement un pot de lait de deux litres, on obtient une quantité de crème assez considérable pour opérer. Au moyen d'une spatule en bois on bat vivement la crème dans le bol, et en un quart d'heure environ le beurre se forme. Lorsqu'il est devenu compact, on le lave en plusieurs eaux, en continuant de le pétrir avec la spatule jusqu'à ce qu'il ait rendu tout le petit lait. On a alors un beurre excellent, d'un goût exquis, auquel la cuisson du lait n'a rien enlevé de ses mérites, et d'autant plus frais qu'on peut le confectionner tous les trois jours.

LETTRÉ PATOISE

Dà le vâ

En voyain lai driere lattré de *stu que n'ape de bó* ai semblerait quasi que to les hanne saint pavou de loues fannes ai peu qu'ai n'aint pu ran ai dire en l'otâ. Ai me sembiée to de même qu'ai vai in po loin, ay yé to de même des exceptions. Voici enne hischtoire vraie, que m'a ayu racontai pai *stu* qu'é peurju lai gaidjeu, ai peu que prouve qu'ai l'a enco des hannes

qu'aint quéque tchosome ai dire, ai peu des fannes que ne sont pe tot ai fait maîtres.

Aiyé quéques annaies qu'ai y avai à vâ in mairtschain qu'aitchetai tote soierte de veye butin, di veye feye, d'lai veye fonte, di lóton etc. In djo qu'ai se trovai dain un cabaret de D'lémont aivo in hanne de Courroux, ai vniennent à pailai des fannes, ai peu comme le mairtschain était parait é d'y même aivi que *stu que n'ape de bó*, l'anne de Courroux y dié, ai bin moi yai enne fanne que ne gueurmoine djemais, ai peu que ne contrarie djemais. Ai bin ai vârait lai poine de voi soli dié le mairtschain. Ste veu nos faint enne gaidjire y dié l'âtre mai fanne fai to djeute lai bue, te n'ai que d'y allay dire que te m'ai aitchetai note tchadiere ai peu que te l'ai veu poire to de cheute, tev oiré s'y veut contrariaiè, y gaidje in étu neu, qu'y ne veu ran dire.

Ai bin ai vait, dié le mairtschain; ai peu ai s'en vait to tchâ contre Courroux, ai peu trove en effet lai fanne que voirsai lai bue. Votre hanne m'ai vendu vote tchadiere y dié té, ai peu y l'ai veu poire to de cheute.

Ai bin y a to droit prâte de tieure, y l'ai vu vudie to content, ai peu vo peutelai poire, y dié lai fanne sain faire peipe enne mine. Ai bin ma foi y ai peurju lai gaidjire dié le mairtschain que s'en allé tot capou.

IN HANNE DI VA

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 223 du *Pays du Dimanche* :

875. MÉTAGRAMME.

Grave, Grève, Grive.

876. LANGAGE FRANÇAIS

HOPE. HOP

Hope ou *Hop* est l'interjection qu'on lance aux chevaux pour activer leur allure. C'est un signal d'encouragement; *Hope*, en anglais signifie espérance. C'est le cri universel de l'humanité en marche vers l'avenir. Qu'on enfourche un cheval ou un *dada*, impatience d'esprit ou désir de cœur, c'est toujours : *Hope!* Espoir et courage.

877. MOTS EN LOSANGE.

R
S E C
L I N O T
S I M O N I E
R E N O U V E A U
C O N V E N U
T I E N S
E A U
U

878. HOMONYME.

Aube.

Ont envoyé des *solutions partielles* : MM. Cardamine des Pommerats; Vive l'unité catholique à Saignelégier! Vive Mgr. Haas! aux Pommerats; Vive les Montaignons! aux Cerlatez; Le Pilier du Cerle Industriel à Neuveville; Vive la conciliation à Porrentruy!

883 LOGOGRIPHE.

Avec neuf pieds, comme avec trois,
Fleur tu me vois;
Six, ce que fut Dumont d'Urville;
Quatre, nom d'époux et de ville,
Aussi trois prénoms féminins,
Je suis en-fer sur les chemins;
Sur trois, bien rare dans la vie;
Sur deux, utile à l'harmonie.

884. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

VOYELLES.

Compléter les mots suivants en remplaçant les * par les consonnes correspondantes et l'on obtiendra un sonnet de trois vers :

* i — * e * — * * â * e * — a * ai * —
* e — * e * * aie * * — * n — * o * é *
e, — * e — * ou * * aie * * — e * * e * —
* ai * e — * e — * ei * * eu * e — * * â
* e — * ue — * ou * ?

885. MOT CARRÉ

à recomposer.

R V A E A
L E R E I
V B I R E
O E U E O
T V N L T

886. LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de cette locution :

Se moquer du tiers et du quart ?

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, 6 mai prochain.

Publications officielles

Mises au concours

La place de cantonnier, route de Moutier-St-Joseph (4087 m.)

Traitement 640 fr. avec 5 jours de travail S'inscrire jusqu'au 5 mai au secrétariat de la préfecture de Moutier.

Convocations d'assemblées.

Brentoux. — Lundi 28 à 2 h. pour passer les comptes, voter le budget, nommer un instituteur, décider la participation de la commune à l'asile de Courtemelon, statuer sur des demandes de terrains etc...

Les bourgeois se prononceront ensuite sur diverses demandes de bourgeoisie.

Glovelier-Sauley. — Assemblée paroissiale le 27 à 2 h. pour passer les comptes et voter le budget.

Montfaucon. — Assemblée paroissiale le 4 mai à l'issue de l'office pour nommer un membre de la commission catholique.

Roche d'Or. — Le 4 à 2 h. 1/2 pour autoriser le conseil à contracter un emprunt.

St-Imier. — Assemblée de la paroisse catholique romaine le 4 mai à 11 h. pour nommer un membre de la commission catholique.

Vermes. — Assemblée paroissiale le 27 à 11 h. pour passer les comptes et voter des aménagements à l'église.

Cote de l'argent

du 23 Avril 1902

Argent fin en grenailles. fr. 93. — le kilo.

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent de boîtes de montres . . . fr. 95. — le kilo

Editeur-Imprimeur: G. Moritz, gérant.